

Livre huitième

Le roi Gontran [Guntchramn], dans la vingt-quatrième année de son règne [en 585], partit de Châlons et vint dans la ville de Nevers. Il était invité à se rendre à Paris pour tenir, sur les fonts sacrés du baptême, le fils de Chilpéric, nommé Clotaire. En partant de Nevers, il vint à la ville d'Orléans, où il se mit en grand crédit auprès des citoyens, car il allait dans leurs maisons lorsqu'ils l'invitaient, et acceptait les repas qu'ils lui offraient. Il en reçut beaucoup de présents, et sa bienveillante libéralité les leur rendit avec abondance. Lorsqu'il arriva à la ville d'Orléans, c'était le jour de la fête de saint Martin, c'est-à-dire le quatrième jour du cinquième mois; une immense foule de peuple alla à sa rencontre avec des enseignes et des drapeaux en chantant ses louanges. Elles retentissaient de diverses manières, en langue syriaque, en langue latine, et même en langue juive. Tous disaient : *Vive le roi ! Que durant des années innombrables sa domination s'étende sur les peuples divers !* Les Juifs aussi qu'on voyait prendre part à ces acclamations générales, disaient : *Que toutes les nations t'adorent, fléchissent le genou devant toi, et que toutes te soient soumises !* D'où il arriva qu'après avoir entendu la liturgie, le roi étant à table dit : *Malheur à cette nation juive, méchante et perfide, toujours fourbe par caractère ! Ils me faisaient entendre aujourd'hui des louanges pleines de flatterie, proclamant qu'il fallait que toutes les nations m'adorassent comme leur seigneur, et cela afin que j'ordonnasse que leurs synagogues, dernièrement renversées par les chrétiens, fussent relevées aux frais du public; ce que je ne ferai jamais, car le Seigneur le défend.* Ô roi en qui éclatait une admirable prudence ! Il avait si bien compris l'artifice de ces hérétiques, qu'ils ne purent rien lui arracher de ce qu'ils comptaient lui demander. Au milieu du repas, le roi dit aux prêtres qui étaient présents : *Je vous prie de m'accorder demain la bénédiction dans ma maison, et de me porter le salut en entrant, afin que j'obtienne mon salut des paroles de bénédiction que vous ferez couler sur moi, et que je recevrai avec humilité.* Comme il disait ces mots, nous lui rendîmes grâces, et le repas fini, nous nous levâmes.

Le matin, le roi, ayant visité les lieux saints pour y faire sa prière, arriva à notre logis. C'était la basilique du saint abbé Avite, dont j'ai parlé dans le Livre des miracles [Gloire des Conf., XCIX]. Je me levai joyeux, je l'avoue, et allai à sa rencontre, et après avoir fait l'oraison, je le priai de vouloir bien accepter dans ma maison les eulogies de saint Martin. Il ne s'y refusa pas; mais, étant entré avec bonté, il but un coup, et, après nous avoir invités à sa table, s'en alla gaiement. Alors Bertrand [Bertchramn], évêque de Bordeaux, et Pallade, évêque de Saintes, étaient grandement tombés dans le déplaisir du roi, pour avoir reçu Gondovald [Gundonvald], dont nous avons parlé plus haut; et la colère du roi contre l'évêque Pallade était d'autant plus grande que celui-ci avait souvent usé de tromperie à son égard. Ils avaient été peu de temps auparavant, interrogés par les autres évêques et les grands de la cour du roi, sur ce qu'ils avaient reçu Gondovald, et avaient très imprudemment, d'après ses ordres, sacré Faustien évêque de Dax. Mais l'évêque Pallade fit retomber sur lui-même le fait de cette ordination, dont il délivra son métropolitain, en disant : *Mon métropolitain souffrait d'un très grand mal d'yeux, et moi, dépouillé et insulté, je fus malgré moi emmené à sa place. Je ne pouvais faire autrement que d'accomplir ce que m'ordonnait celui qui se prétendait maître de toutes les Gaules.* Ces choses ayant été annoncées au roi, il en fut très irrité, tellement qu'on put avec peine obtenir qu'il les invitât à sa table, ne les ayant pas vus auparavant. Bertrand étant entré, le roi demanda : *Quel est celui-ci ? car il y avait longtemps qu'il ne l'avait vu.* On lui dit : *C'est Bertrand, évêque de la ville de Bordeaux.* — *Nous te rendons grâces,* lui dit-il, *de la manière dont tu as gardé fidélité à ta famille. Tu devais savoir, père très cher, que tu étais notre parent par notre mère, et tu n'aurais pas dû attirer sur ta race une peste étrangère.* Après avoir obligé Bertrand d'entendre plusieurs choses de cette sorte, le roi se tourna vers Pallade et lui dit : *Je n'ai pas non plus, ô évêque Pallade, beaucoup de grâces à te rendre; car, ce qui est bien dur à dire d'un évêque, tu m'as trompé trois fois, m'envoyant des avis remplis de mensonge. Tu t'excusais auprès de moi par tes lettres, et par d'autres écrits tu appelais mon frère. Dieu a prononcé dans ma cause, car je me suis toujours appliqué à vous prévenir comme des pères de l'Église, et vous avez toujours agi frauduleusement à mon égard.* Il dit ainsi aux évêques Nicaise [Nicasius] et Antidius : *Publiez ici, ô très saints pères, ce que vous avez fait pour le bien du pays et pour l'avantage de notre royaume.* Ceux-ci ne répondirent point, et le roi s'étant lavé les mains, et ayant reçu la bénédiction des évêques, s'assit

à table avec un visage gai et une contenance joyeuse comme s'il n'avait pas été question des affronts qu'il avait reçus.

On était à la moitié du repas lorsque le roi voulut que je fisse chanter mon diacre qui, la veille, avait dit les répons des psaumes. Lorsqu'il eut chanté, il m'ordonna de faire chanter devant lui tous les prêtres présents, chacun des clercs convenant de sa partie. Je leur en donnai l'ordre par le commandement du roi, et chacun chanta devant lui, aussi bien qu'il put, des psaumes et des répons. Tandis qu'on apportait les plats, le roi dit : *Toute cette argenterie que vous voyez a appartenu au parjure Mummole; mais maintenant, grâce à l'assistance du Seigneur, elle a passé en notre puissance. J'en ai fait briser quinze plats, comme ce grand que vous voyez, et n'en ai gardé d'autres que celui-là et un autre de cent soixante-dix livres. Pourquoi en aurais-je gardé plus qu'il ne m'en faut pour mon usage de tous les jours ? Je n'ai malheureusement pas d'autre fils que Childebert qui a bien assez des trésors que lui a laissés son père, et de ceux que j'ai pris soin de lui envoyer des effets de ce misérable, trouvés à Avignon. Le reste devait être appliqué aux besoins des pauvres et des églises.*

*Je vous demande seulement, prêtres du Seigneur, d'implorer pour mon fils Childebert la miséricorde de Dieu. C'est un homme sage et de mérite, et tel que, depuis longues années, à peine en aurait-on pu trouver un aussi prudent et aussi courageux. Si Dieu daigne lui accorder la domination sur les Gaules, on peut espérer que notre race, presque entièrement détruite, se relèvera par son moyen. Je ne doute pas que nous ne l'obtenions de la miséricorde de Dieu, car la naissance de cet enfant nous en a donné le présage. Dans le saint jour de Pâques, mon frère Sigebert étant à l'église, tandis que le diacre disait le livre des saints Évangiles, il arriva au roi un messenger, et la voix du messenger et celle du peuple qui suivait l'Évangile du jour prononcèrent en même temps ces paroles : Il t'est né un fils; d'où il arriva que tout le peuple célébra à la fois cette double annonce par ces paroles : Gloire à Dieu tout-puissant ! Il reçut le baptême le saint jour de la Pentecôte et fut élevé au trône le saint jour de la Nativité du Seigneur, de sorte que s'il est accompagné de vos prières, il peut, avec la permission du Seigneur, régner dans ce pays. A ces paroles du roi, tous adressèrent au Seigneur une oraison pour lui demander dans sa miséricorde de conserver les deux rois. Le roi ajouta : Il est vrai que sa mère Brunehault [Brunichilde] menace de me tuer, mais je n'en ai aucune crainte. Le Seigneur qui m'a délivré des mains de mes ennemis, me délivrera de ses embûches.*

Et il tint beaucoup de discours d'inimitié contre Théodore; protestant que s'il venait au synode, il le renverrait en exil, disant : *Je sais qu'à cause de ces gens, il a fait tuer mon frère Chilpéric; mais que nous ne soyons pas tenus pour des hommes, si nous ne parvenons pas à venger sa mort dans le cours de cette année !* Je lui répondis : *Et qui a fait périr Chilpéric si ce n'est sa méchanceté et tes prières ? Car il t'a tendu injustement des embûches qui l'ont conduit à la mort. Ce que je dis là m'est grandement apparu par une vision que j'ai eue dans mon sommeil. Je t'ai vu lui raser la tête, après quoi il a été sacré évêque; ensuite je l'ai vu porté sur une chaise sans tenture et recouverte seulement d'une couleur noire; devant lui brillaient des lampes et des cierges. Comme je racontais cela, le roi me dit : J'ai eu aussi une vision qui m'a annoncé sa mort. Trois évêques le conduisaient en ma présence chargé de chaînes. L'un d'eux était Tétrique, le second Agricola, le troisième Nicet, évêque de Lyon. Deux d'entre eux disaient : Relâchez-le, nous vous en prions, et permettez qu'il s'en aille après avoir reçu urne punition. Mais l'évêque Tétrique répondait en colère : Il ne s'en ira point ainsi, et il sera consumé par le feu à cause de ses crimes. Et lorsqu'ils eurent tenu entre eux beaucoup de discours en manière d'altercation, je vis de loin un vase d'airain posé sur le feu, où il bouillait avec violence. Puis je vis en pleurant saisir le malheureux Chilpéric; ses membres brisés furent jetés dans le vase et aussitôt il fut dissous et liquéfié dans les vapeurs de cette eau bouillante, de telle sorte qu'il n'en resta pas le moindre vestige. Ces paroles du roi nous remplirent d'une grande admiration; et le repas étant fini nous nous levâmes.*

Le lendemain, le roi alla à la chasse; quand il revint, nous lui présentâmes Garachaire, comte de Bordeaux, et Bladaste [Bladastès] qui, comme nous l'avons dit plus haut, avaient été se réfugier dans la basilique de Saint-Martin, parce qu'ils s'étaient joints à Gondoald. Comme

d'abord, par mes prières, je n'avais pu rien obtenir du roi en leur faveur, je lui dis : *Ô roi, que ta puissance m'écoute; voilà que mon Seigneur m'a ordonné de venir vers toi en ambassade; mais que pourrai-je rapporter à celui qui m'a envoyé, si tu ne veux me rendre aucune réponse ?* Lui stupéfait me demanda : *Et qui est-il ton Seigneur qui t'a envoyé ?* Je lui répondis en souriant : *C'est saint Martin qui m'a envoyé.* Alors il ordonna que ces hommes lui fussent présentés; mais lorsqu'ils furent devant lui, il leur reprocha beaucoup de perfidies et de parjures, les appelant souvent de rusés renards. Cependant il leur rendit ses bonnes grâces, et leur restitua ce qui leur avait été enlevé.

Le jour du Seigneur étant arrivé, le roi vint à la cathédrale entendre la liturgie. Les confrères de l'évêque Pallade, présents en ce lieu, lui cédèrent l'honneur de la célébrer. Comme il commençait à dire les prophéties, le roi demanda qui c'était, et lorsqu'on lui eut appris que c'était l'évêque Pallade, le roi irrité dit : *Quoi ! c'est cet homme toujours infidèle et perfide envers moi, qui prêchera devant moi la parole sacrée ! Je sors à l'instant de cette église, pour ne pas entendre prêcher mon ennemi;* et en disant ces mots, il allait pour sortir de l'église. Alors les évêques troublés de l'humiliation de leur frère dirent au roi : *Nous l'avons vu reçu à ta table, nous t'avons vu recevoir de sa main la bénédiction; pourquoi maintenant le roi le rejette-t-il ? Si nous avons su qu'il te fût odieux, nous aurions remis à un autre le soin des choses qui doivent s'accomplir ici. Maintenant permets qu'il célèbre la cérémonie qu'il a commencée. Si ensuite, tu crois avoir à l'accuser, l'affaire sera jugée selon la décision des canons.* L'évêque Pallade s'était déjà retiré dans la sacristie, avec une grande confusion; le roi ordonna de le rappeler, et il accomplit ce qu'il avait commencé. Pallade et Bertrand furent ensuite appelés de nouveau à la table du roi, et s'y étant émus de colère l'un contre l'autre, ils se reprochèrent mutuellement beaucoup d'adultères et de fornication, ainsi que plusieurs parjures. Beaucoup en riaient; mais d'autres, qui étaient d'une sagesse plus clairvoyante, s'affligeaient de voir les diables semer une telle zizanie parmi les prêtres du Seigneur. En quittant le roi, ils donnèrent des gages et des cautions qu'ils se représenteraient au synode le 21 septembre suivant.

Alors parurent des signes dans le ciel. On vit du côté du nord des rayons, comme il en avait déjà paru souvent. On vit une clarté parcourir le ciel, des fleurs se montrèrent sur les arbres, c'était alors le cinquième mois [juillet].

Ensuite le roi vint à Paris, et commença à s'exprimer ainsi en présence de tous : *Mon frère Chilpéric en mourant a laissé, m'a-t-on dit, un fils dont les gouverneurs, à la prière de leur mère, m'ont demandé de le tenir au saint baptême le jour des fêtes de la nativité du Seigneur, et ils ne sont pas venus. Ils ont désiré ensuite qu'il fût baptisé le saint jour de Pâques, et ce jour-là ils ne m'ont pas davantage apporté l'enfant. Pour la troisième fois, ils ont prié qu'il fût présenté au baptême à la fête de Saint-Jean, et l'enfant n'est pas encore venu. Ils m'ont fait quitter le lieu que j'habitais dans un temps de stérilité; je suis venu et voilà qu'on cache cet enfant, et qu'on ne me le montre pas. D'après cela, autant que je puis croire, ce n'est pas ce qu'on m'a promis, mais à ce que je crois, le fils de quelqu'un de nos Leudes, car s'il était de notre race, on me l'aurait apporté. Vous saurez donc que je ne veux pas le recevoir, jusqu'à ce qu'on m'ait donné sur lui des renseignements certains.* La reine Frédégonde, instruite de ces paroles, rassembla les principaux de son royaume, savoir trois évêques et trois cents des meilleurs hommes, qui firent serment que cet enfant était né du roi Chilpéric, en sorte que les soupçons du roi furent effacés.

Ensuite, comme il avait souvent déploré la mort de Mérovée et celle de Clovis, et ne savait pas où ceux qui les avaient tués, les avaient ensuite jetés, il vint vers lui un homme qui lui dit : *Si cela ne doit pas tourner à l'avenir contre moi, je t'indiquerai en quel lieu est le cadavre de Clovis.* Le roi jura qu'on ne lui ferait aucun mal, mais que plutôt on le récompenserait par des présents. Alors il dit : *La chose même prouvera, ô roi, la vérité de mes paroles; car lorsque Clovis eut été tué et enterré sous l'auvent d'un oratoire, la reine, craignant que quelqu'un ne le trouvât et ne l'enterrât avec honneur, ordonna qu'il serait jeté dans la Marne. Alors je le trouvai dans des filets que j'avais préparés pour les besoins de mon métier, qui est de prendre des poissons. Ne sachant d'abord qui c'était, je reconnus Clovis à la longueur de ses cheveux, et l'ayant pris sur mes épaules, je le portai au rivage où je l'enterrai et le couvris de gazon; voilà que j'ai sauvé son corps,*

*fais à présent ce que tu voudras.* Le roi, apprenant ce qu'avait fait cet homme, feignit d'aller à la chasse, et ayant découvert le tombeau, y trouva le corps encore sain et entier. Seulement une partie des cheveux qui se trouvaient en dessous étaient déjà tombés; mais le reste était encore intact et conservait ses longues boucles. Le roi reconnut que c'était celui qu'il cherchait avec tant de soin; ayant donc convoqué l'évêque de la ville, le clergé et le peuple, et fait allumer un nombre infini de cierges, il conduisit le corps, pour y être enterré, à la basilique de Saint-Vincent, ne donnant pas moins de larmes à la mort de ses neveux qu'il n'en avait répandu lorsqu'il vit ensevelir ses propres enfants. Après quoi il envoya Pappole, évêque de Chartres, demander le cadavre de Mérovée, et l'ensevelit auprès du tombeau de Clovis.

Un des gardiens de la porte vint dire d'un de ses camarades : *Seigneur roi, celui-ci a consenti à recevoir une récompense pour te tuer.* Celui qu'il accusait ayant été pris, fut frappé de coups et livré à beaucoup de tourments, mais sans rien déclarer de la chose sur laquelle on l'interrogeait. Beaucoup de gens disaient que cela avait été fait par fraude et par envie, parce que le roi aimait beaucoup celui de ces gardiens de la porte auquel on avait imputé un tel crime.

Ansovald, saisi de je ne sais quel soupçon, quitta le roi sans lui dire adieu.

Le roi, revenu à Châlons, ordonna qu'on fit mourir par le glaive Boante [Boantus] qui lui avait toujours été infidèle. Sa maison fut entourée par les hommes du roi, et il périt tué par eux. Le fisc fut mis en possession de ses biens.

Comme ensuite le roi s'appliquait de toutes ses forces à poursuivre de nouveau l'évêque Théodore, et que Marseille était déjà rentrée sous la puissance de Childebert, le duc Rathaire fut envoyé par le roi Childebert, pour examiner en son nom cette affaire; mais lui, négligeant les formes de procédure que lui avait prescrites le roi, fit entourer la maison de l'évêque, l'obligea de donner caution, et de se rendre en présence du roi Gontran, pour être jugé par le synode qui devait avoir lieu à Mâcon, et y être condamné par les évêques; mais la vengeance divine, qui a continué de défendre ses serviteurs de la gueule des chiens furieux, ne s'oublia pas en ceci. L'évêque étant sorti de la cité, Rathaire s'empara des effets de l'église, prit les uns pour lui, et enferma les autres sous la garde de son sceau. Aussitôt qu'il eut agi ainsi, une cruelle maladie s'empara de ses serviteurs, qui moururent épuisés de la fièvre. Son fils périt du même mal, et il l'ensevelit avec de grands gémissements dans un des faubourgs de Marseille, et sa maison fut frappée d'une telle plaie que, sorti de la ville, à peine pensait-on qu'il fût en état de regagner son pays. L'évêque Théodore fut retenu par le roi Gontran, mais le roi ne lui fit point de mal. C'est un homme d'une éminente sainteté, assidu à l'oraison, et de qui Magneric, évêque de Trèves [de 566 à 597], m'a raconté ce qui suit : *Lorsque les années précédentes on l'avait amené au roi Childebert, il était si rigoureusement gardé que, quand il arrivait à une ville quelconque, on ne lui permettait de voir ni l'évêque ni aucun des citoyens. Il vint à Trèves, et on annonça à l'évêque qu'on l'avait déjà fait entrer dans la barque qui devait l'emmener en secret. L'évêque affligé se leva, et le suivant en toute diligence, parvint à l'atteindre, tandis qu'il était encore sur le rivage. Il demanda aux gardes pourquoi ils en usaient avec cette cruauté de ne pas lui permettre de voir son frère. Cependant il le vit, l'embrassa, et après lui avoir donné quelques vêtements il le quitta. Il se rendit ensuite à la basilique de Saint-Maximin, et se prosterna devant le sépulcre, se rappelant ces paroles de l'apôtre Jacques [5,16] : priez l'un pour l'autre, afin que vous soyez guéris. Après avoir longtemps offert au Seigneur sa prière et ses larmes pour qu'il daignât venir au secours de son frère, il sortit de la basilique, et voilà qu'une femme agitée et tourmentée de l'esprit d'erreur, commença à appeler l'évêque, et à lui dire : Ô scélérat, devenu plus méchant par les années qui offres à Dieu tes oraisons pour notre ennemi Théodore ! voilà que nous cherchons tous les jours comment nous pourrons le chasser de la Gaule, où chaque jour il souffle le feu contre nous; et toi tu ne te lasses pas de prier pour lui. Il te vaudrait mieux de t'occuper diligemment des soins de ton église, pour empêcher le bien des pauvres de dépérir, que de t'appliquer de cette sorte à prier pour celui-ci. Et elle ajoutait : Malheur à nous qui ne pouvons parvenir à le chasser ! Et quoiqu'on ne doive pas croire aux paroles du démon, on vit cependant quelle était la sainteté de cet évêque, dont le démon se plaignait à grands cris. Mais revenons à ce que nous avons commencé.*

Le roi fit partir des envoyés pour aller trouver son neveu Childebert, qui demeurait alors au château de Conflans [Coblentz], ainsi nommé parce que le Rhin et la Moselle viennent se joindre en ce lieu; et comme il avait été convenu que les évêques des deux royaumes se rassembleraient dans la ville de Troyes en Champagne, et que les évêques du royaume de Childebert ne s'y étaient pas rendus, Félix l'un des envoyés, après avoir salué le roi et lui avoir montré ses lettres, lui dit : *Ton oncle, ô roi, te demande avec instance pourquoi tu as révoqué ta promesse, en sorte que les évêques de ton royaume à qui vous aviez ordonné de venir au concile, ne s'y sont pas rendus. Peut-être des hommes méchants ont-ils fait naître entre vous quelque germe de discorde.* Le roi gardant le silence, je répondis : *Ce n'est pas merveille qu'on sème la zizanie entre les peuples; mais entre ces deux rois, où celui qui voudrait la répandre trouverait-il à en déposer le germe ? Personne n'ignore que le roi Childebert n'a d'autre père que son oncle, et nous n'avons pas entendu dire jusqu'à présent que celui-ci se dispose à avoir un autre fils. Que Dieu ne permette donc pas qu'aucun germe de discorde croisse entre ceux qui doivent également s'aimer et se soutenir.* Le roi Childebert, ayant ensuite parlé en secret à l'envoyé Félix, le pria et lui dit : *Je supplie mon seigneur et père de ne faire souffrir aucune injure à l'évêque Théodore, car s'il le faisait, il en naîtrait aussitôt du scandale entre nous, et nous serions divisés par les empêchements de la discorde, nous qui devons demeurer en paix, et nous soutenir avec affection.* L'envoyé partit après avoir obtenu réponse sur ce point et sur plusieurs autres.

Durant notre séjour avec le roi dans le susdit château, une fois que nous avons été retenus jusqu'à la nuit à la table du prince, le repas fini, nous nous levâmes, et nous étant rendus au bord du fleuve, nous y trouvâmes une barque qui avait été préparée pour nous. Comme nous y montions, une troupe de gens de toutes sortes vint s'y précipiter, et la barque se trouva remplie tant d'hommes que d'eau; mais la puissance du Seigneur se montra en ceci, non sans un grand miracle; car, bien que la barque fût remplie jusqu'au bord, elle ne put enfoncer. Nous avions avec nous les reliques du bienheureux Martin et de plusieurs autres saints, et c'est par leurs vertus que nous croyons avoir été sauvés. La barque revint au rivage d'où nous étions partis; on la vida d'hommes et d'eau, on repoussa les étrangers, et nous passâmes sans obstacle. Le lendemain, nous dîmes adieu au roi, et partîmes.

Dans notre route, nous arrivâmes au château d'Ivois. Là, nous trouvâmes le diacre Vulfilaïc [Ulfilaïc].